

A François Bovesse.

Notre Belgique.

Jeudi 12 avril 1917.

N° 126.

===

## P A Y S A G E S .

=====

I - Ville Morte.

Mon quart commence à quatre heures. Il gèle. Le jour se lève avec indolence, tandis que j'épie de la tranchée de combat les premiers bruits de vie qui briseront le silence. On entend mieux, l'hiver, le bruit que fait l'eau contre la digue. Tous les oiseaux chanteurs ont fait silence, et les corbeaux sont maîtres du ciel. Parfois encore, à l'aube, le frou-frou des canards sauvages qui vont par bandes....

Les arbres et les herbes ont accroché du givre. La plaine est blanche uniformément jusqu'au premier rayon de soleil qui dissipera cette illusion de gel et de candeur. Je laisse ma rêverie errer sur toutes ces choses déjà vues et qui sont depuis une année les témoins sûrs de chacun de mes jours. La ligne des tranchées ennemies court dans la plaine et se perd sous un reste de brume accrochée aux roseaux des étangs, pas très loin. Parfois, un coup de fusil sec et pareil au claquement d'un fouet, emplit l'air sonore. Une balle siffle. M'auraient-ils observé dans la tranchée ? Je ne les épie pas. Ma pensée est loin d'eux. Je l'ai donnée entière à ce paysage de ~~désespoir~~ désespoir et de mort, où surgit la ville en ruines dont les murs blanchis évoquent sous la lune la froide beauté des tombes, leur éternel silence. Rien ne bouge devant nos tranchées, aussi loin qu'on peut voir. Rien n'a bougé depuis un an. La nature s'est un peu plus mêlée aux ruines, et c'est tout. Ce paysage enveloppe ainsi de grandeur et d'austérité les pensées qu'il suscite. On y voit combien la vie est éphémère, vie des gens et vie des choses. Dans cette immensité triste où la mort chaque jour établit mieux son triomphe, on voudrait s'évanouir, n'être plus qu'un souffle chassé, une de ces brumes violettes pareilles au linon, que le vent promène et caresse au milieu des choses étrangères.

LOUIS BOUMAL.

Notre Belgique.

A François Bovesse.

Jeu*di* 12 avril 1917.

N° 126.

===

P A Y S A G E S .

=====

I - Ville Morte.

Mon quart commence à quatre heures. Il gèle. Le jour se lève avec indolence, tandis que j'épie de la tranchée de combat les premiers bruits de vie qui briseront le silence. On entend mieux, l'hiver, le bruit que fait l'eau contre la digue. Tous les oiseaux chanteurs ont fait silence, et les corbeaux sont maîtres du ciel. Parfois encore, à l'aube, le frou-frou des canards sauvages qui vont par bandes....

Les arbres et les herbes ont accroché du givre. La plaine est blanche uniformément jusqu'au premier rayon de soleil qui dissipera cette illusion de gel et de candeur. Je laisse ma rêverie errer sur toutes ces choses déjà vues et qui sont depuis une année les témoins sûrs de chacun de mes jours. La ligne des tranchées ennemies court dans la plaine et se perd sous un reste de brume accrochée aux roseaux des étangs, pas très loin. Parfois, un coup de fusil sec et pareil au claquement d'un fouet, emplit l'air sonore. Une balle siffle. M'auraient-ils observé dans la tranchée ? Je ne les épie pas. Ma pensée est loin d'eux. Je l'ai donnée entière à ce paysage de ~~désespoir~~ désespoir et de mort, où surgit la ville en ruines dont les murs blanchis évoquent sous la lune la froide beauté des tombes, leur éternel silence. Rien ne bouge devant nos tranchées, aussi loin qu'on peut voir. Rien n'a bougé depuis un an. La nature s'est un peu plus mêlée aux ruines, et c'est tout. Ce paysage enveloppe ainsi de grandeur et d'austérité les pensées qu'il suscite. On y voit combien la vie est éphémère, vie des gens et vie des choses. Dans cette immensité triste où la mort chaque jour établit mieux son triomphe, on voudrait s'évanouir, n'être plus qu'un souffle chassé, une de ces brumes violettes pareilles au linon, que le vent promène et caresse au milieu des choses étrangères.

LOUIS BOUMAL.